

THE FAMILY OF MAN

par Gabriel Bauret



Photo : © Eugene Harris, U.S.A. Courtesy CNA, Luxembourg
Cette image figure comme un leitmotiv tout au long de l'exposition et apparaît sur la couverture du catalogue.

Gabriel Bauret retrace ici l'aventure de ce qui constitue certainement l'une des plus étonnantes entreprises de l'histoire de la photographie. Après avoir dominé les années cinquante, connu une longue éclipse, cette exposition revit aujourd'hui au Luxembourg, ce pays dont Edward Steichen, son auteur, était originaire.

Gabriel Bauret a été à deux reprises mêlé à la redécouverte de ce patrimoine, en coordonnant sa présentation au Japon en 1993 et 1994, et en participant activement à la publication de l'ouvrage « The Family of Man. Témoignages et documents » auquel il est fait plusieurs fois référence dans cet article.

C'est en janvier 1955 que s'ouvre la légendaire exposition « The Family of Man », au Musée d'art moderne de New York - l'une des premières et plus illustres institutions américaines à consacrer une part significative de son espace à la photo-

graphie -. Derrière cet épisode majeur de l'histoire de la photographie du XX^e siècle¹, auquel on ne cessera de faire référence dans les années qui vont suivre, et de nouveau aujourd'hui, avec la restauration et la réinstallation définitive de l'accrochage au Luxem-

1. Voir la page qui lui est consacrée dans l'excellent ouvrage de Michel Frizot, *Nouvelle Histoire de la photographie*, Bordas, 1994.

bourg, un homme : Edward Steichen, responsable du programme photographique du MoMA depuis 1947. En 1955, il est âgé de soixante-seize ans, et il a déjà à son actif une carrière extrêmement diversifiée : tour à tour peintre, animateur avec Alfred Stieglitz d'une galerie, photographe pour les magazines de mode, en particulier *Vogue*, portraitiste, il a également opéré dans les services photographiques de l'armée pendant la Première Guerre mondiale. L'entreprise dans laquelle il s'engage avec cette exposition va consacrer une réflexion qu'il mène donc depuis longtemps sur la photographie tout autant que sur sa capacité à véhiculer certaines idées. Mais c'est avant tout l'envergure du projet qui retient l'attention. L'accrochage est proprement monumental, unique en son genre. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : 503 images exposées, 273 photographes concernés, originaires de 68 pays, 720 m² de surface au mur, sur un étage entier du musée. La photographie n'avait sans doute jamais jusqu'alors disposé de tels moyens. Et à ce jour, on ne connaît aucune entreprise vraiment comparable. Le budget de l'exposition s'élève à plus de cent mille dollars de l'époque. Quant à l'énergie déployée pour atteindre l'objectif, elle est exceptionnelle : deux ans de travail, deux millions d'épreuves photographiques passées en revue ; les collaborateurs de Steichen, au nombre desquels il faut citer son très fidèle assistant Wayne Miller, s'emploieront en un premier temps à réduire ce chiffre à dix mille pièces. L'exposition s'accompagne d'un catalogue, plusieurs fois réédité, et dont Leo Lionni a signé la maquette de couverture².

Tous les moyens ont été mis en œuvre pour que soit réuni le plus grand nombre de documents photographiques de qualité jamais réalisés autour d'une même idée. Idée que les

observateurs ont souvent interprétée comme l'une des expressions de la volonté des Américains, en même temps qu'ils se posaient en reconSTRUCTEURS, de pacifier le monde troublé et encore sous le choc de l'après-guerre. Susan Sontag voit plus exactement dans « The Family of Man » le signe d'une adhésion à l'humanisme et au positivisme prônés un siècle plus tôt par le poète Walt Whitman. Roland Barthes, quant à lui, dans un article de ses célèbres *Mythologies*, formulera à l'occasion de la présentation de l'exposition « The Family of Man » à Paris de sévères critiques à l'égard d'une attitude qui vise selon lui à nier l'Histoire. Il est clair que le projet d'Edward Steichen est délibérément a-politique : celui-ci a systématiquement rejeté toute photographie témoignant d'un quelconque engagement idéologique, de même qu'il n'a fait figurer dans l'exposition qu'une seule image de la guerre qui venait de s'achever, un document anonyme du ghetto de Varsovie. Comme s'il ne voulait qu'effleurer les tensions qui ont de tout temps agité le monde, comme s'il ne voulait concevoir celui-ci que dans la perspective du progrès.

Le créateur de « The Family of Man » apparaît avant tout comme chrétien. Une phrase de la Genèse ouvre l'exposition : « Que la lumière soit ». Steichen précise lui-même en ces termes l'attitude qui préside à l'élaboration de son projet : « Je crois que l'amour doit être le thème dominant de "The Family of Man", comme il l'est dans la famille de chacun ». Ailleurs, il dit ses convictions : « "The Family of Man" est conçue comme un miroir des éléments et émotions universels dans le cadre de la vie quotidienne - comme un miroir de la fondamentale unité de la race humaine » (cité par Joanna Steichen, sa femme, dans un texte de l'ouvrage « *The Family of Man* ». *Témoignages et documents*,

2. Ce catalogue était encore disponible récemment, édité par le Museum of Modern Art de New York et distribué par Simon & Shuster Inc.

publié en 1994 à l'occasion de la réinstallation de l'exposition au Luxembourg³. « Universel », le mot est lâché. Il y a au sein de la famille une vertu, au sens où on l'entend au dix-huitième siècle, qui est propre à toutes les familles du monde. Le poète Carl Sandburg, qui n'est autre que le beau-frère d'Edward Steichen, participe à cette recherche d'une représentation universelle de l'humanité et donne cette formule : « There is one man in the world and his name is All man » (ce que l'on pourrait traduire par : « Il n'y a qu'un seul homme sur terre et son nom est celui de tous les hommes »), qui viendra clore le prologue du catalogue de l'exposition. Quelque chose qui n'est pas sans rapport, comme l'évoque Susan Sontag, avec les célèbres paroles du chant de l'Internationale.

Avec cette exposition, Steichen démontre donc que la photographie est en mesure de porter un message à caractère œcuménique. Message qu'il tiendrait, toujours selon Joanna Steichen, de sa mère qui semble avoir joué auprès de l'enfant Edward un rôle moral décisif. Sa mère à laquelle il rend hommage précisément dans « The Family of Man », à travers un portrait où elle apparaît très accueillante à l'entrée de sa maison ; sa mère qui lui aurait enseigné très tôt le mépris pour toute forme de discrimination, et par conséquent cette égalité entre les hommes dont il va magistralement orchestrer le chant en 1955. Mais ce que l'on retiendra aujourd'hui, quelque quarante ans plus tard, c'est évidemment moins ce message que, d'une manière plus générale, l'acte de reconnaissance du pouvoir de l'écriture photographique : « L'art de la photographie est un processus

dynamique qui donne forme aux idées et explique l'homme à l'homme ». C'est Steichen lui-même qui parle. L'art de la photographie, mais aussi, et c'est très clair dans cette exposition, l'articulation des images entre elles. « The Family of Man » se développe en effet sur deux axes, sur un double dispositif : chronologique (toutes les grandes étapes de la vie sont en quelque sorte figurées, de la naissance à la mort, même si bien sûr le schéma de l'installation n'est pas aussi sommaire) et géographique (la vie de famille se décline dans toutes les régions du monde, sans qu'aucune distinction ne soit opérée entre la figuration des civilisations primitives et celle des civilisations les plus modernes ; et c'est là, rappelons-le, l'essentiel du « message » de l'exposition : tous les hommes, quelle que soit leur culture, sont frères)⁴.

Ce grand spectacle photographique s'ouvre sur une image des étoiles, se referme sur une eau bouillonnante - sorte de boucle symbolique à résonance métaphysique - et son analyse ne peut faire l'économie de la question du parcours, en d'autres termes, du sens de la visite. On ne peut comprendre véritablement l'exposition sans en suivre à la lettre le cheminement imaginé par Steichen. Le visiteur est d'abord confronté aux origines de l'homme, puis à celles de la vie : la rencontre de deux êtres, leur union consacrée par la naissance d'un enfant, la fondation d'une famille, les enfants s'adonnant ensuite à leurs premiers jeux et connaissant leurs premiers conflits. À partir de là, tout s'enchaîne logiquement, comme une sorte d'inventaire des principaux aspects de l'existence humaine,

3. Éditions Art Events /Centre national de l'audiovisuel, Luxembourg, 1994.

4. Ce double dispositif aurait peut-être été inspiré par une rubrique du magazine *Ladies' Home Journal*, publiée à la fin des années quarante aux États-Unis, et dans laquelle étaient illustrés par une équipe de photographes opérant aux quatre coins du monde, les principaux gestes de la vie quotidienne des femmes. C'est l'idée qui est suggérée par John Morris, alors responsable précisément de la photographie dans ce magazine, à l'occasion d'un entretien figurant dans l'ouvrage déjà cité : *The Family of Man. Témoignages et documents*.

expériences tant individuelles que sociales, tant harmonieuses que conflictuelles. L'enfant grandit, devient homme, celui-ci travaille physiquement et intellectuellement, étudie ou dispense son savoir, participe à la vie politique, exprime sa croyance en une religion, connaît à travers la musique, la danse, la fête, les plaisirs de la vie comme il subit les malheurs de la guerre. Si dans cet ensemble la foule est, avec l'enfance, l'un des thèmes récurrents de l'exposition, la mort est également présente, de même qu'une forme moderne de l'apocalypse : l'image montrée en très grand format de l'explosion d'une bombe à hydrogène ne manquera pas de rappeler les tragiques épisodes de Hiroshima et Nagasaki, encore proches et très préoccupants dans l'esprit de certains Américains, parmi lesquels il faut sans doute compter Edward Steichen (voir plus loin).

Mais l'enfance est sans doute l'âge de la vie à l'égard duquel le créateur de « The Family of Man » manifeste le plus de sensibilité. Cette sensibilité à l'égard des enfants, Edward Steichen l'avait déjà exprimée en 1930, date à laquelle il réalise en collaboration avec sa fille Mary un petit livre qui leur est spécialement destiné : *The First Picture Book* (Le premier livre d'images). Il s'agit d'une courte suite de photographies en noir et blanc très dépouillées, représentant des objets de la vie quotidienne et des jouets. Il en publiera un second l'année suivante, qui met en scène cette fois les enfants eux-mêmes. Si le premier livre a été élégamment réédité en 1991 par Jonathan Cape, la réédition du second se fait toujours attendre.

À plusieurs reprises donc dans le cours de l'exposition « Family of Man » les images des enfants reviennent, dans les contextes les plus divers. Plusieurs séquences leur sont consacrées, notamment à la fin, comme si Steichen voulait rappeler encore une fois qu'ils incarnaient l'avenir. Idée renforcée par l'ultime image de l'exposition, chargée de



Photo : Eiju Otaki, Japon,
figurant dans la séquence de la maternité, au début de
l'exposition. Courtesy GIP, Tokyo

symbole : l'une des plus célèbres de l'Américain W. Eugene Smith, montrant deux enfants de dos, marchant main dans la main, sous la lumière de la clairière d'un bois. Du thème de l'enfance, on retiendra enfin la répétition tout au long du parcours, comme un leitmotiv, d'une photographie d'Eugene Harris représentant un jeune garçon probablement péruvien, jouant gaiement de la flûte.

Toutes ces photographies font l'objet d'une véritable mise en scène, qui font de cette exposition une réalisation d'exception. Steichen a travaillé sur plan, puis sur maquette ; il a sollicité la collaboration d'un architecte très réputé à l'époque, Paul Rudolph, pour aménager précisément les effets de l'accrochage. Car les images qui le composent vont

être tirées dans des formats très variés, du 13 x 18 cm à des agrandissements géants, sur plusieurs mètres carrés, ces grands formats venant ponctuer le parcours, et parfois contribuer à sa dramatisation. Les photographies sont regroupées en séquences - on en dénombre environ vingt-cinq -, organisées chacune autour d'un thème particulier, et souvent disposées de façon très audacieuse les unes par rapport aux autres. Steichen avait déjà eu l'occasion quelques années auparavant, dans ce même lieu, mais sur un thème très différent, d'expérimenter les principes de la mise en scène de la photographie. Avec « The Family of Man » il en maîtrise totalement les effets.

Et comme pour renforcer le message de l'exposition, le découpage en séquences est accompagné d'un choix inspiré d'une cinquantaine de citations, pour la plupart assez brèves et empruntées aux grands textes de l'humanité - au patrimoine religieux, philosophique ou littéraire, toutes confessions ou cultures confondues -. Une autre manière de rapprocher les peuples, au sein d'une grande « famille » de pensée.

En 1955 commence également la circulation de l'exposition à travers le monde. Et c'est là un autre aspect important du projet de Steichen : porter en quelque sorte la bonne parole. À noter que l'exposition voyage sous les auspices des services de l'information américains (United States Information Agency). Une dizaine de versions sont tirées, dont certaines sont quelque peu réduites relativement à l'originale présentée au MoMA. « The Family of Man » traversera ainsi tous les continents. Quelques étapes seront plus marquantes que d'autres, incontestablement Moscou, en 1959, et Tokyo, en 1956. Au

Japon, il faut rappeler l'anecdote concernant la visite de l'exposition par l'Empereur à qui l'on a pudiquement caché certaines photographies représentant les victimes des bombardements américains au cours de la Seconde Guerre mondiale ; une séquence que Steichen avait cru bon d'ajouter spécialement pour l'occasion, sans doute animé par un sentiment de culpabilité partagé par une partie de ses compatriotes. À Paris, et dans bien d'autres villes du monde, nombreux sont ceux pour lesquels la visite de cette exposition sera déterminante dans leur façon de voir la photographie, parfois même dans la décision de s'engager dans le métier de photographe. Au total, on a pu dénombrer au cours de ce périple qui aura duré près de douze ans, neuf millions de visiteurs. Trois millions de catalogues seront vendus. Du jamais vu dans l'histoire de la photographie !⁵

Quelque quarante ans plus tard, le photographe français Jean Dieuzaide, qui voue une admiration sans bornes au personnage et à l'œuvre d'Edward Steichen, reçoit « The Family of Man » dans sa ville de Toulouse où il dirige la galerie du Château d'Eau et mène depuis plusieurs décennies une action passionnée en faveur de la photographie. Du destin de l'exposition originale, il faut en effet savoir qu'une version relativement complète avait fait l'objet d'une donation au Grand-Duché de Luxembourg dont Edward Steichen était originaire, et cela conformément à son propre vœu. Mais le Centre national de l'audiovisuel avait dû engager un important programme de restauration, la version en question ayant été laissée trop longtemps à l'abandon et traitée avec fort peu d'égards lorsqu'il lui arriva d'être montrée au public. Un lieu souhaité par Edward

5. Ce succès a inspiré, encore récemment, différents projets d'expositions reposant sur une formule plus ou moins proche de celle inventée par Steichen, dont une déclinaison intitulée « La Famille des enfants ». À noter que sur ce même thème de l'enfance, le Musée d'Art moderne de New York a présenté en 1980 une belle exposition : « American Children ».

Steichen lui-même fut aménagé pour l'accueillir de façon définitive dans les meilleures conditions de conservation et d'éclairage. Après une ultime circulation au Japon, qui fut couronnée de succès, notamment à Hiroshima où quelque trois mille personnes par jour se pressèrent pour la voir, l'exposition fut installée en juin 1994 dans le Château de Clervaux⁶ où elle a déjà reçu en 1995 près de 30 000 visiteurs en provenance du monde entier. L'exposition semble donc toujours susciter autant d'intérêt, dans les milieux qui ne sont pas nécessairement concernés par la photographie et son histoire. Ce qui fascine le public, c'est non seulement la dimension de l'entreprise, mais aussi l'ambition d'Edward Steichen quant au fait de tenir un propos à caractère universel dont la photographie ne serait que le véhicule idéal et non une fin en soi. Pourtant, lorsque l'on détaille l'imposante liste des photographes impliqués, on constate, aux côtés de certains dont « The Family of Man » constitue sans doute aujourd'hui l'unique trace de leur existence de photographe, la présence de figures qui ont marqué cet art au XX^e siècle telles qu'August Sander, Henri Cartier-Bresson, W. Eugene Smith ou Robert Frank, des créateurs dans le vrai sens du terme, dont l'œuvre est aujourd'hui universellement reconnue. Mais dans le contexte de « The Family of Man », chacun d'eux trouve en quelque sorte une place, plus modeste au service d'une idée collective. Certains diront alors que les photographes sont relégués au rang d'illustrateurs, ou encore qu'il n'est nullement tenu compte dans cette exposition du contexte dans lequel leurs images ont été réalisées. Si le talent de ces créateurs n'était pas présent derrière chacune des images dont Edward Steichen a su repérer les qualités, cette exposition n'aurait

certainement pas la force qu'on lui reconnaît toujours aujourd'hui. Elle ne détiendrait pas cette valeur qui a su résister aux différentes époques et territoires qu'elle a traversés.

Edward Steichen a de toute évidence accordé au thème de l'enfance une place primordiale au sein de sa « famille ». Mais il ne se doutait peut-être pas que cette exposition permettrait également aujourd'hui aux jeunes visiteurs non pas tant de se reconnaître que de découvrir les qualités de l'expression photographique. « The Family of Man » constitue même en effet un terrain privilégié d'apprentissage de la représentation en général, un formidable réservoir de signes, dont les enseignants commencent à explorer les vertus⁷. Et avant même d'être perçue comme un message en faveur de l'égalité des hommes, l'œuvre de Steichen apparaît d'abord comme un microcosme, un grand livre d'images sur la vie. ■



La Marche vers le paradis, 1947
Photo Eugene Smith, U.S.A.

6. Musée « The Family of Man », Château de Clervaux, Luxembourg. Ouvert du 1er mars au 31 décembre.

7. Plusieurs expériences ont été menées récemment à Clervaux, notamment par Charles Berg de l'Institut Supérieur d'Enseignement et de Recherches Pédagogiques (ISERP).